ALAIN

BORER

UN SIEUR RIMBAUD

LA TERRE ET LES PIERRES



Le LIVRE de POCHE

biblio
essais

Un sieur Rimbaud

La Terre et les Pierres

16° z
24820
(71)

DL-03111989-27679

ALAIN BORER

Un sieur Rimbaud

La Terre et les Pierres

92
749713

LACHENAL et RITTER

1228

Le présent texte d'Alain Borer est tiré de l'ouvrage *Un sieur Rimbaud se disant négociant,* publié aux éditions Lachenal et Ritter.



© Lachenal et Ritter, 1983 et 1984.

à Pierre Prentki,
à Marc, Marisa et Jacques Prentki.

Si j'ai du *goût* ce n'est guères
Que pour la terre et les pierres.

Fêtes de la Faim,
Arthur RIMBAUD.

... Rimbaud (pourquoi craindrais-je
d'écrire tout son nom ?)

Germain Nouveau

La trace mène au corps. Et la fascination demeure dans l'écart impossible entre la marque et le corps auquel elle ne mène pas : la trace de Rimbaud fascine parce qu'elle vaut pour un corps inaccessible. « O pieds voyageurs, retrouverai-je vos empreintes dans le sable ou sur la pierre ? » écrit Isabelle dans *Mon Frère Arthur.*

Rimbaud nous échappe : après les fugues de son adolescence (*courses énormes dans les faubourgs et la campagne*), la fuite. Les fugues autour de Charleville, puis à Paris et à Douai, puis en Belgique et en Angleterre, les voyages dans toute l'Europe et à Java apparaissent comme des répétitions du grand départ africain; Harar, sa dernière fugue, la plus achevée.

A quoi tient ce sentiment que nous éprouvions en suivant, tout autour de Harar, les pistes rouges de ses caravanes ? La *Landrover* immobilisée devant un passage à gué, nous demandions notre chemin à des groupes de Noirs qui se rendaient, le fusil à l'épaule, au marché de Harar : Burka ? Wachu ? Baroma ? Comme s'ils avaient pu le croiser sur cet itinéraire, ils répondaient d'un geste

lent et précis; nous l'imaginions, marchant toujours, et disparaissant au tournant. *Ceux que j'ai rencontrés ne m'ont peut-être pas vu*, écrivait-il dans *Une Saison en Enfer*. Question sans illusion du bateau perdu, « le Pequod », dans *Moby Dick*, à tous les navires de rencontre.

Rimbaud tel qu'il fut, écrivait Jean-Paul Vaillant. Qui saurait le dire? C'est Rimbaud tel qu'il fuit. Rimbaud toujours décampe, il décanille! Cette impression, qui tient sans doute à la fiction qu'entraîne la recherche des traces, n'est-elle pas analogue à celle qu'éprouvaient les proches de Rimbaud? A peine l'a-t-on aperçu qu'il est porté disparu. Il avait annoncé son départ, et en menaçait la « vierge folle » : *un jour peut-être il disparaîtra merveilleusement*, lui fait-il dire dans *Délires I*. Il est celui, écrit Mauriac, « qui ne se retourne même pas pour regarder la trace que ses pas d'enfant ont laissée sur le monde ». Quand il entreprend ses grands voyages, ses amis échangent leurs informations, ou leurs dessins : Verlaine le représente à Vienne, volé par un cocher (« Dargnières nouvelles », 1875), Delahaye chez les Cafres ou en roi nègre (1876). « Toujours pas de nouvelles de l'Hottentot », s'impatiente alors Delahaye, et plus tard : « les géographes les plus autorisés le supposent vers le 76e parallèle ». Pendant ses dix ans de Harar, ils ne sauront pas où il est passé : « Hérat, lance Verlaine, Hérat en Afghanistan ou encore Harat » – tandis qu'on écrit sur les registres municipaux : « J.N.A. Rimbaud, professeur au Hazar ».

Le temps passe et l'on pense aux pays plus lointains, l'Orient comme un passage dans l'irréel. Sa mère, sans lettre de lui depuis huit mois, s'inquiète : « N'es-tu plus à Aden? Serais-tu passé dans l'empire chinois? » Verlaine y allait de sa notice biographique : « Il a maintenant dans les trente-deux ans et voyage en Asie où il s'occupe de travaux d'art. » Ou bien, ce qui revient au même, on met les choses au pire : trois numéros de *La Vogue* qui publiaient des *Illuminations* en 1886 indiquaient « feu

Arthur Rimbaud ». Le mort-vivant se languissait alors sur la mer Rouge, à Tadjoura; quelques mois plus tard paraissaient en volume les *Illuminations* avec en préface cet appel de Verlaine, une sorte de bouteille à la mer : « On l'a dit mort plusieurs fois. Nous ignorons ce détail, mais en serions bien triste. Qu'il le sache, au cas où il n'en serait rien. »

Verlaine demande, le 29 novembre 1887, des « renseignements rimbesques » à Delahaye; celui-ci lui communique une courte et truculente biographie; la fin (qui n'est pas de lui) est magnifique : « On a perdu sa trace vers 1879, mais quelqu'un l'a rencontré à Aden. Il a été amputé d'une jambe, mais d'autres informations nous permettent d'affirmer qu'Arthur Rimbaud, complètement rétabli, arrivera sous peu pour réviser l'édition de ses œuvres. » On dirait un imprésario montant sur scène, devant le rideau fermé, pour rassurer les *fans* avant un concert. C'était l'époque où, dans ses *Causeries Littéraires, 1872-1888*, ouvrage paru en 1890, Maxime Gaucher, dénigrant les « décadents », n'avait qu'un mot pour « Rimbaud, actuellement roi d'une peuplade sauvage ». Etudiant, Paul Valéry, en 1891, cherchait à savoir ce qu'était devenu Rimbaud : « Il est colon en Algérie, dit-on, après avoir vendu des bœufs en Inde. » En décembre de la même année, un mois après la mort du poète, son frère lui-même, « Rimbaud Frédéric, conducteur d'omnibus à la gare d'Attigny (Ardennes) », répond à Rodolphe Darzens « qu'il devait rester au Harar, ou Horor, et pour moi devait s'occuper de commerce ». Aux fausses nouvelles des amis oubliés je préfère la lettre que Germain Nouveau écrivit d'Alger à Rimbaud qu'il aurait aimé rejoindre à Aden : « Je serais heureux d'avoir de tes nouvelles, très heureux. » C'était en 1893; Rimbaud était mort et enterré depuis deux ans. Cet appel émouvant au-delà de la mort, message reçu peut-être à sa façon, importe seul à qui interroge encore l'œuvre et la vie de Rimbaud. En décembre 1891, *l'Echo de Paris* avait annoncé le décès d'Arthur Rimbaud, avec

un mois de retard, dans un entrefilet nécrologique de dix lignes. La mort du poète ne fit pas de bruit, comme la chute d'Icare dans le tableau de Bruegel. Seulement une image.

Pendant ces années et depuis longtemps déjà Rimbaud errait en *terra incognita*, dans ce pays que les Arabes appelaient *Barr Adjam*, « terre des non-Arabes » : en Ethiopie, que les anciens Egyptiens considéraient comme le royaume des esprits noirs et maléfiques, où ils ne s'aventuraient pas, ne franchissant pas la deuxième cataracte du Nil. Au siècle où quelques explorateurs dans cet au-delà commençaient à chercher les sources du Nil, c'est là-bas que Rimbaud avait disparu en Abyssinie, comme le dernier des pharaons, Nectanébo de la trentième dynastie qui, chassé de Memphis, s'enfuit au royaume des esprits et n'en revint jamais.

Le carillon de Roissy – cristal qui se désagrège dans le son du sitar, suivi d'une rumeur d'avion qui s'éloigne; la voix langoureuse de l'hôtesse, comme un filet d'air chaud dans la grotte de Postdojna; le froissement métallique du tableau des départs, produisent sans cesse toutes les destinations du rêve. *Départ dans l'affection et le bruit neufs*, dit Rimbaud dans le poème *Départ*. Il y a chez lui la poésie du départ, cette force toujours vive de s'arracher – aux lieux, aux liens, aux devoirs et aux soucis qui nous retiennent; cette faculté que je puise en lui de dire, aujourd'hui, devant nos problèmes ressassés, chômage, inflation, guerres – *Assez vu* [...] *Assez connu.* Partir! Changer d'atlas. *Allons, chapeau, capote, les deux poings dans les poches, et sortons!*

L'Afrique commence à Londres – ou plutôt à Heathrow, ce terminal, qui n'est réellement nulle part et dont les salles de transit reçoivent fugitivement des passants du monde entier. Les avions, à la queue leu leu, attendent leur tour en bout de piste. Une première image de l'Ethiopie m'attend au fond du couloir qui mène au *Boeing* d'*Ethiopian Airlines*; l'avion étincelle de tous ses

hublots et ronfle dans la nuit : un groupe de voyageurs en turbans, djellabas, sandales, avec des enfants et des balluchons, à la fois dignes, douloureux et volubiles, se rassemble à la porte d'embarquement pour Addis-Abéba et Nairobi, dégageant une forte odeur de coton – on pourrait repérer son avion « à l'odeur ».

Les lumières de la ville, des masses noires, chavirent. Un instant j'ai confondu la petite lumière au bout de l'aile avec les étoiles.

Un coup d'aile dans la nuit, et déjà Rome-Fiumicino! Par le hublot, je cherchais à reconnaître la découpe lumineuse des côtes du Nord de la France. La France est passée si vite! Ce pays où nous vivons depuis tant d'années – *où il faut tant d'années pour vivre* – n'existe pas. Ou existe trop. Rimbaud a dû le comprendre très vite. Et à pied.

Puis d'un autre coup d'aile, avec l'impression de puissance extrême que donne l'avion dans son apparente immobilité, le jour se lève bientôt sur un autre continent : neige rose, au matin, désert d'Egypte!

Comme l'astronome qui demanderait « à la verticale de quoi suis-je? », l'aviateur reste sans réponse, le désert étant non-lieu, son relief inappréciable, ses couleurs improbables. L'avion rend à l'Afrique les contours à peine connus des premières cartes de marins, quand l'intérieur du pays demeurait mystérieux, et qu'on écrivait en gros sur le désert *ubi rugiunt leones.*

Mon voisin de fauteuil, musulman khouan (bigot) égrenant son chapelet sans toucher à son plateau, ni me le proposer, et n'étant pas disposé à converser, je me recueille dans mon calepin. Etre en partance; en attente d'Ethiopie. Voyager dans les livres, et par-delà. Le monde comme livre : « L'univers est une espèce de livre dont on n'a lu que la première page quand on n'a vu que son pays. » (Morand). Le livre du voyage : Rimbaud, *Œuvres complètes.* Le voyage comme livre – un carnet qui se remplit à la façon de Heine, de quelques *Reisebil-*

der. Ce calepin s'est écrit en voyageant. Sans le plan rigoureux d'un livre qui prétendrait celer la vérité. La contradiction surmontée en moi de la bibliothèque et du voyage. Un livre peut-être, mais qui se gondole et se fripe dans la poche. Qui commencerait avec le soleil, au moment où Rimbaud en ressent l'attraction définitive. En Ethiopie pour une *éthopée* (Littré : « tableau de mœurs d'un pays ou portrait d'un personnage »). J'avais en tête un chant d'idées-phrases. Un carnet plutôt qu'un projet, et dont les passages illisibles marquent ces instants où, selon le mot japonais, on a perçu le *ah!* des choses. Il m'est rapidement devenu aussi indispensable que mon passeport – ce qui ne m'empêchait pas d'oublier alternativement l'un ou l'autre.

Ils furent nombreux à éprouver la *Tentation du Trajet Rimbaud*. Partir sur les traces de Rimbaud, c'est se mêler à la caravane de leurs récits : *Sulle Tracce di Rimbaud* par Adele Luzzato (1924), *Sur les Traces africaines de Rimbaud* par André Provost (1928), *En Abyssinie sur les Traces de Rimbaud* par Henri d'Acremont (1932), *Sur les traces de Rimbaud* par Robert Goffin, *Sur les Traces de Rimbaud* par Pierre Arnoult (1943), *Sur les Traces de Rimbaud* par Enid Starkie (1947), *Sur les Traces de Rimbaud* par Philippe Soupault, *Sulle Tracce di Rimbaud* par Augusto Orsi (1970). Ce titre qui s'impose revient à la longue en signe de reconnaissance, comme la coquille Saint-Jacques pour les pèlerins de Compostelle.

On peut distinguer deux catégories de rimbaldiens : les nomades et les sédentaires. Les premiers se répètent, les autres se contredisent. Rimbaud était nomade *et* contradictoire. Le *Je* qui suit les traces de Rimbaud ne se prend pas pour un autre; il tente de comprendre l'errance par le voyage, les enjeux et les projets du poète dans le réel. L'idée de pèlerinage suggère un accomplissement, une révélation. Mais Rimbaud a emporté son secret.

Admettre que Rimbaud ne se tient pas là où on le cherche : il reste *Loxias*, l'énigmatique. Le voyageur sait qu'il n'y a rien à trouver, pas un document, peu de

témoignages, ni *la clé de cette parade sauvage* – l'essentiel reste à comprendre.

Rimbaud n'est pas répétable. Il ne souffre pas de disciple. « Ce n'était, écrit Verlaine, ni le Diable, ni le bon Dieu, c'était Arthur Rimbaud, c'est-à-dire un très grand poète, absolument original, d'une saveur unique. » Mais s'il a pu mener « la vie inimitable » que dit Verlaine, sa liberté permanente, son désir de solitude, ses rêves de pays lointains, sa soif de connaissances s'éprouvent et se partagent, comme autant d'aspirations où se reconnaît la jeunesse de ce siècle que Rimbaud précède dans la révolte ou l'aventure. « La vie d'un poète est celle de tous », affirmait Nerval.

Pourquoi partir pour l'Ethiopie? Question d'*assis* de bibliothèque, à laquelle suffirait la réponse célèbre de Gide partant pour le Congo : « Je vais là-bas pour le savoir. »

« Pas de Harar pour moi! », lançait superbement André Breton. Il faudrait plutôt interroger la résistance de ceux qui restent. *La vraie vie est absente.* C'est Rimbaud qui a pris *La Clé des Champs.* Le courage de rester : pour faire la révolution – prolétarienne – avec le marquis de Sade et le comte de Lautréamont? Il est temps de ne plus demander à personne l'autorisation d'aller voir par soi-même. Et d'ailleurs, j'en reviens (ou plutôt, littéralement, *on n'en revient pas,* ce qui est une réponse) et consigne ces notes au bastingage d'un bateau belge, par une belle nuit glaciale de janvier, entre Ostende et Douvres. René Char : « Tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud! »

Jamais banale – surtout pas en Abyssinie –, la vie de Rimbaud est si brève qu'aucun détail qui puisse contribuer à la compréhension de son destin ne doit être négligé. Même l'un des poètes de *Tel Quel,* Marcelin Pleynet (1976), finissait par admettre que dans le cas de Rimbaud « la biographie et l'œuvre sont intimement, on ne peut mieux dire, liées », ce que Verlaine avait affirmé

dès 1895 : « Vie et œuvre sont superbes telles quelles dans leur indiciblement fier *pendet interrupta.* »

Les rimbaldiens « nomades » ont donné des récits ponctuels mais, parmi une vingtaine d'essais qui s'étendent aux dix années de Rimbaud en Afrique, il n'est pas un seul auteur qui soit allé là-bas vérifier, confirmer, comparer – même pas Enid Starkie, qui a travaillé pendant trente ans à son livre sur Rimbaud et a publié deux versions de son *Rimbaud en Abyssinie.* Ils n'y sont pas allés, mais ils en ont entendu causer.

L'inflation correspond souvent à un vide. Présupposé : nul ne conçoit d'analyser un texte sans l'avoir lu, mais on peut parler d'une expérience sans l'avoir vécue; c'est alors séparer le texte, médiation singulière, de la vie (conçue comme immédiate, générale) dont il procède. Pourtant personne n'a le même corps : c'est sans doute que personne n'a la même vie. En somme, il n'y a pas d'impensé : il n'y a que de l'*invécu.*

Quand Rimbaud cesse d'écrire, il cesse d'intéresser. Pour le voyant de 1871, la poésie ne pourrait être un but en soi, mais un moyen de connaissance (le *Grand Jeu* a compris cette dimension métaphysique) *et,* dans le même mouvement, un moyen de transformation (Breton n'avait retenu que cet aspect révolutionnaire immanent). Aussi l'enjeu est-il bien le réel, le vécu. Mais comment décider du « référent »? De ne pouvoir prouver son existence, le sémiologue déclare ne connaître que la réalité du texte : la lecture formaliste manque Rimbaud dans la dimension essentielle que relate *Une Saison en Enfer,* l'échec de la transformation du réel par le poète qui s'était cru le « mage » élu de cette mission.

J'ARRIVE ici à l'âge – vingt-sept ans – auquel Rimbaud y est venu : un siècle après, on franchit les quatre mille kilomètres à vol d'oiseau en quelques heures – l'extrême trop vite atteint, notre excessif lointain, volé; l'odeur de kérosène apatride. Nous avons pris le raccourci vertical des météorites et des oiseaux morts. Mais Rimbaud était arrivé au terme d'une dérive le long de la mer Rouge, en été 1880, jusqu'à Hodeïdah : « tombé malade et complètement désemparé, écrit Alfred Bardey, il a été recueilli par monsieur Trébuchet, agent de la maison Morand-Fabre de Marseille, qui l'a fait partir pour Aden en le recommandant à monsieur Dubar. Celui-ci l'engagea provisoirement comme chef d'atelier, emploi consistant à recevoir les balles de café »; Rimbaud fut présenté à Alfred Bardey vers la fin octobre 1880, qui lui proposa de seconder son associé Pinchard dans sa nouvelle agence de Harar. A présent, pour aller à Harar, il faut des tampons, des piqûres et des flacons d'urine.

23 novembre. Impressions d'Afrique. La beauté, la misère. La misère cogne les voyageurs devant l'aéroport. Un enfant aux yeux fiévreux reste associé à ma première image de ce pays : les jambes inertes, il rampe avec deux fers à repasser.

Bakchich! Bakchich! crient les petites filles en tendant la main. Je ne dispose pas encore de birrs éthiopiens, et la charité apparaît soudain comme une odieuse

idée occidentale; les Européens endurcis savent, dans le quotidien, qu'elle est le commencement des ennuis – « mange ta main, garde l'autre pour demain ». A.R. *Adieu : J'exècre la misère!*

Le douanier éthiopien qui défait ma valise pour une fouille consciencieuse déplace indifféremment les quelques livres qui en tombent, puis marque sa surprise et enfin son inquiétude de dégager encore d'autres livres : les ouvrages qui traitent de Rimbaud en Abyssinie le disputent au linge en place et, certes, en poids; une façon de voyager pour quelques amis. Les livres viennent se confronter à l'épreuve de la réalité. Une malle de livres sur Rimbaud revient, un siècle après lui, dans les lieux où il a tant désespéré, dans ce pays où il croyait *disparaître* [...] *sans que la nouvelle en ressorte jamais.* C'est aussi sa vie qui revient, sous forme d'un fragment de bibliothèque détaché d'une plus grande à lui consacrée et dont il ne pouvait avoir la première idée. Retour d'un savoir venu d'ailleurs, et qu'il a fui. Une malle de livres, une valise de mots. Des caisses de matériel de télévision suivent, symboles de l'époque et de la communication effrénée, au pays de son silence et de sa solitude. Lui voyageait sans rien – les couverts en fer-blanc conservés au musée de Charleville! Posséder rend sédentaire : ... *moi qui n'ai rien que mon individu.* L'anti-Rimbaud : Byron arrivant en Italie avec son argenterie et ses meubles entassés dans cinq voitures; Burton, célèbre traducteur des *Mille et Une Nuits* et premier Européen à entrer à Harar, en 1854 (l'année de la naissance de Rimbaud), déguisé en marchand arabe, accompagné par une caravane de chameaux portant sa bibliothèque. Le soldat me laisse passer, d'un air dégoûté.

La misère, encore. Pour penser à Rimbaud, il faut écarter les enfants. (Burroughs l'apocalyptique arrivant à Pasto, en Colombie, où sévit la lèpre, rencontre un garçon de quatorze ans « au corps bouffi comme un melon pourri » : le même, ici.) La littérature apparaît

brusquement comme le luxe des pays où l'on mange à sa faim. *Pourquoi un monde moderne, si de pareils poisons s'inventent?* Des enfants crient : *farengi!* (étrangers!).

Le voyage commence quand on est arrivé. On ne peut se rendre à Harar qu'en deux étapes : il faut d'abord joindre Diré Daoua, ville située au pied du plateau sur lequel se trouve Harar. Passage sans transition du *Boeing* à la *Wells Fargo*. La gare d'Addis se trouve au bas de la grande avenue que surmonte le palais de la municipalité, seul grand immeuble de la capitale; je m'attendais à une gare comme celle de Bobo-Dioulasso, énorme pâtisserie aux parois et au toit en coupole immaculés, dans le style néo-mauresque de l'exposition coloniale de 1931; elle ressemble à celle de Bar-le-Duc. Affluence matinale sur les quais; des gosses; un mendiant tend une cuvette d'émail. Pour qui aime les *westerns* avec des trains, le grand convoi gris et blanc du Chemin de Fer franco-éthiopien (C.F.E.) est une fête. Il ressemble au si joli petit train de l'empereur des Mossi, qui parcourt, à la vitesse du bœuf de l'explorateur strasbourgeois René Binger, mille deux cents kilomètres d'Abidjan jusqu'à Bobo puis Ouaga. Rimbaud fut sans doute le premier à évoquer la perspective d'une ligne ferroviaire de *Harar à Entotto*. Il voyait juste, dans un rapport daté du Caire le 2 août 1887 et paru dans *Le Bosphore égyptien*, en observant que Harar, *en dépit des invasions, est certainement destiné à devenir le débouché commercial exclusif du Choa lui-même et de tous les Gallas*. Le Chemin de Fer franco-éthiopien relie, depuis 1917, Addis-Abéba à Djibouti, distants de huit cents kilomètres. *De Harar à Entotto, résidence actuelle de Ménélik, il y a une vingtaine de jours de marche sur le plateau des Itous Gallas*, écrivait Rimbaud dans *Le Bosphore égyptien* (25 et 27 août 1887). A présent, partant le matin, le C.F.E. arrive à Diré Daoua le soir – sans plus de précision. C'est bien ce chemin de fer annoncé par Rimbaud – *cela se fera dans un avenir plus*

ou moins rapproché – qui nous emmène vers Harar, ce train voulu par Ménélik et auquel sont liés les noms d'Ilg, de Chefneux, de Soleillet...

A quatre-vingts kilomètres/heure, les images se superposent rapidement. Après les faubourgs de la capitale, avec ses grouillements de foule dans les rues pierreuses, sous le feuillage gris des eucalyptus, nous quittons les hauts plateaux. Le train s'engage dans des herbes plus hautes que les wagons. La locomotive halète le long des rampes.

C'est enfin le grand frisson. En un long *travelling*, nous découvrons l'Afrique, intacte. Chacun a aujourd'hui une idée de Venise ou de New York sans y être allé. Cela rend caducs – mais savoureux – les récits des premiers voyageurs, comme le *Voyage aux Pyrénées* d'Hippolyte Taine, cet autre Ardennais.

Or, la surprise exaltante que procure le C.F.E. c'est de trouver l'Afrique absolument conforme aux représentations que nous en avons, et de ne pas décevoir. Nous traversons le désert Dankali – territoire des Danakils terreur des caravaniers, rapides comme des lézards, qui se glissaient à travers les blocs de lave couleur de peau d'éléphant, et qui retinrent une année à Tadjoura la caravane de Rimbaud : *ils procèdent de la même façon avec tous les voyageurs, ne leur ouvrant la route qu'après les avoir dépouillés de tout le possible.* Des dizaines de chameaux suivent le convoi en courant un moment. Des équipes de singes, des *gorezzas* particuliers à l'Ethiopie, au pelage rayé noir et blanc comme le maillot des *All Blacks*, détalent en hurlant; de minuscules antilopes *dig-dig* se lèvent et s'enfuient au passage du train. Echassiers, zèbres, autruches, surgissent et disparaissent; on peut suivre longuement du regard les plus curieux, immobiles, selon les lents méandres du tracé. Tous les animaux du bestiaire africain semblent réunis pour regarder passer le train. La question de la journée est de savoir si l'on apercevra Sa Splendeur le lion, symbole de l'Ethiopie – le lion de la tribu de Juda – et

qui est ici de la plus belle race; mais un lion d'Ethiopie ne regarde pas un tacot. Quelques espèces de gazelles et d'oiseaux rares subsistent encore dans ces régions et dans le Kenya voisin; les Ethiopiens, m'assure-t-on, ne mangent pas de gibier – mais ils pourchassent les singes (il en faut quarante-cinq pour faire un tapis).

Les étendues semi-désertiques qui défilent à présent aux fenêtres aérées du train me permettent de redécouvrir la lettre au directeur du *Bosphore égyptien*, en la lisant, en l'utilisant dans les lieux mêmes, quand chaque mot prend soudain le relief et la couleur de la réalité méconnue qu'elle dit. Rimbaud comme Baedeker! A Hawache, cette *rigole tortueuse obstruée à chaque pas par les arbres et les rochers*, le train s'arrête une heure, le temps d'un rafraîchissement, et de la relève pour la poignée de militaires qui assurent sans ménagements la sécurité contre les réfractaires et les « forgerons du désert ».

Le premier, Rimbaud avait appris aux géographes que l'Hawache n'est pas navigable; Ménélik y avait *jeté de simples passerelles en troncs d'arbres;* [...] *je l'ai passée à plusieurs points, à plusieurs centaines de kilomètres.* Le train franchit aujourd'hui un viaduc audacieux sur le fleuve bordé d'orangers et de bananiers. Mon « guide » (je pense au buste de Rimbaud à Charleville, qui célèbre le « poète et explorateur ») n'a-t-il pas été reconnu comme « le type le plus audacieux de l'explorateur »? La lettre au *Bosphore* constitue un événement géographique indéniable; mais elle ne représente, écrit Rimbaud lui-même, que *quelques notes* [...] *sur l'état actuel des choses dans cette région.* Dans son *Rapport sur l'Ogadine* (1881) qui lui valut les honneurs de la Société de Géographie, Rimbaud parle de *l'ensemble des tribus visitées par M. Sotiro*, son collègue grec à l'agence de Harar. A Boubassa, où il s'était aventuré seul en 1881, Rimbaud allait « ouvrir des marchés dans la brousse ». A-t-il voulu, un temps, devenir explorateur? Il est resté aventurier. « J'abandonne l'idée de Rimbaud explorateur

de génie, écrira Segalen, sauf comme prototype de résistance à la chaleur. »

Au cours de sa traversée quotidienne du désert, le train s'arrête dans chaque petit village : Debré-Zeit, Dukem, Mozo, Nazareth, Kora, Asabot. L'arrivée de la grosse Diesel est l'événement de la journée. De leurs huttes cylindriques couvertes de chaume, sortent des hommes en pagne, un large couteau passé dans la ceinture; des vieillards à cheveux blancs crépus, des troupes d'enfants qui montent à l'assaut des wagons de tête, criant *bakchich* en riant, et les infirmes exhibent leurs moignons.

Les femmes, enroulées d'une pièce d'étoffe multicolore, des anneaux sonnants aux chevilles, promènent à la hauteur des fenêtres du train, en équilibre sur leur tête, des paniers remplis de papayes, de beignets, de lentilles, de bottes de *cat*, de goyaves. D'autres passent, remuant les âmes enfermées dans les calebasses au rythme des pilons à manioc. Plus loin, d'autres encore, dont les épaules se balancent sous d'immenses cannes à sucre. Elles se dandinent, se grattent l'aisselle, envoient au loin du jus d'herbe entre leurs dents limées. On admire l'ardente courbe des reins, les seins nus et ambrés.

Au sud du Sahara, dans ces régions que l'on assimile trop vite à nos images de l'Afrique noire, les habitants ont à la tempe ce coup de bleu osé par Rubens dans ses « études de nègres », mais n'ont pas les cheveux crépus ou les lèvres épaisses passées au rouge à lèvres de Mick Jagger, caractéristique mélano-africaine. Les médecins du Moyen Age étaient fort divisés sur la question de savoir si la chair du nègre était noire ou pareille à la nôtre. Aujourd'hui, les Occidentaux en restent à cette distinction de « Blancs et Noirs », dont le manichéisme indique assez la pertinence. L'explorateur Achille Raffray, voyageant dans le Nord de l'Ethiopie en 1876, convenait : « Les Abyssins, bien qu'ayant la peau noire, appartiennent à une race très distincte de celle que l'on appelle la race nègre. » Les nombreuses ethnies éthio-

piennes voient leurs semblables en couleurs depuis longtemps, non en noir et blanc, distinguant toutes les variétés du rouge au brun puis au très noir, leur préférence allant au brun-rouge. « Le nom d'Abyssin qui vient du mot arabe *habech* (mélangé) leur a été donné par les musulmans. En Ethiopie, la couleur des visages est en effet fort variée, et va du jaune très clair au noir le plus foncé », observe Vignéras (1896). Rimbaud lui-même l'avait remarqué en explorant l'Ogaden, dont les habitants, écrit-il, *sont de haute taille, plus généralement rouges que noirs.* Entre la mer Rouge et le Nil Bleu...

C'est dans le Rift éthiopien qu'une mission française a découvert le plus ancien squelette humain actuellement connu, cinq millions d'années, une femme; ils l'ont appelée Lucie, en pensant à un air des Beatles, *Lucy in the Sky with Diamonds* (où s'entend L.S.D...). Les cinquante-deux os de Lucie au soleil, dans l'azur parfait! Au commencement était Lucie! Inutile d'aller plus loin!

En Ethiopie, le temps s'est absenté, l'étendue seule est donnée : je suis dans l'Abyssinie de toujours, au-delà du Choa, au pays d'autrefois. On y pénètre comme dans un livre qui permet de rêver au passé. L'Ethiopie n'est plus qu'une abstraction politique : ces femmes et ces hommes sont des Abyssins que l'on voit dans les gravures du livre de Jules Borelli, *l'Ethiopie méridionale.* Ce train à remonter le temps nous met en prise directe avec l'aventure, les espoirs et les souffrances imaginés, dans la matière même du rêve. Ce que je vois, Rimbaud l'a vu. D'immenses champs de laves interrompent la savane. Le train s'arrête dans un village plus petit que le convoi. Chaleur écrasante : des arbres noirs, calcinés, toutes leurs feuilles en papier rouge. Par ces *routes horribles rappelant l'horreur présumée des paysages lunaires,* écrit Rimbaud (qui en remet un peu, quand même), je le vois passer au loin avec sa caravane, sa gaflah d'il y a quatre-vingt-dix ans, en octobre 1886; il la précède à pied, au pas lent des chameaux, n'emportant dans sa veste de toile blanche que sa petite provision de millet grillé; suivent en désordre trente-quatre chameliers et un interprète, armés des lourds fusils de Saint-Etienne ou portant la lance des pasteurs et le bouclier rond de peau d'hippopotame, quelques chèvres et trente chameaux chargés de deux mille fusils réformés de Liège et de soixante-quinze mille cartouches. Il s'est querellé

l'année précédente avec les frères Bardey, puis a cru faire fortune rapidement en vendant des armes à Ménélik, roi du Choa, en guerre contre l'empereur Jean. Son associé, Labatut, puis son nouvel associé, Soleillet, sont morts l'un après l'autre au cours des préparatifs. Il a dû se morfondre, ensuite, une année entière dans le village sinistre de Tadjoura, retenu par les Danakils – mais aussi par les palinodies du gouvernement français et les pressions britanniques pour empêcher les ressortissants français de livrer des armes à Ménélik. Alors, il s'est engagé seul avec sa caravane – *mon voyage durera un an*, avait-il écrit à sa famille – en des marches épuisantes, dans ces régions inexplorées et hostiles. Il faudrait pouvoir lui dire que Ménélik ne sera pas à Ankober, où il se rend; qu'il devra le chercher à Entotto, où Ménélik n'a pas l'intention de le payer; qu'il devra retourner précipitamment à Harar dévasté par la guerre; que cette expédition est désastreuse; mais il n'entendrait pas.

Je le vois, Ménélik, triomphant, athlétique, vêtu d'une immense cape noire brodée recouvrant un amas confus de linge blanc, coiffé de son chapeau noir de *Quaker* à larges bords qui laisse voir un foulard de soie noué autour de sa tête – devant Rimbaud, masque de souffrance et de dureté.

Nous passons à proximité de Shalenko, un de ces villages qui allaient être rasés, comme les précédents, par l'aviation somalie lors de la guerre de l'Ogaden, trois mois après notre voyage; Shalenko, où, rappelait Rimbaud en y passant, les trois mille guerriers de l'émir de Harar *furent sabrés et écrasés en un clin d'œil* par les trente mille Abyssins de Ménélik en colère. Le soir descend sur le Harargué, région couverte à demi de mimosas parasols aux lignes raides, d'euphorbes candélabres tout en courbes; le C.F.E. remonte à mille mètres sur un plateau couvert d'arbustes, de sisal et de termitières.

L'arrivée du train dans la nuit à Diré Daoua est une kermesse. La foule bariolée des Wa-Gallas (les gens du